

Odorico

De la couleur dans le quotidien de la vie urbaine

RÉSUMÉ > *Hélène Guéné-Loyer est incontestablement la spécialiste de l'œuvre des Odorico, père et fils, à qui elle consacra sa thèse de doctorat d'histoire (1983). Elle replace ici cette œuvre dans le contexte artistique du début du 19^e siècle. Après avoir participé à l'ornementation d'églises, la mosaïque prend une connotation utilitaire, recouvrant immeubles (comme la « Maison bleue » à Angers), boutiques, trottoirs, piscines ou salles de bains. Résistant à la modernité puriste d'un Le Corbusier, Isidore Odorico inventera ensuite un langage plus personnel. De Rennes à Saint-Brieuc, de Nantes à Saumur, il apportera une gaieté ludique au quotidien de la vie urbaine.*



TEXTE > **HÉLÈNE GUÉNÉ-LOYER**

Entre la fin du 19^e siècle et la seconde guerre mondiale, deux générations de mosaïstes italiens venus du Frioul ont produit, dans le grand Ouest de la France, un nombre considérable d'œuvres. Elles sont un témoignage primordial de l'évolution du goût, dans ce genre décoratif particulier dont ils étaient devenus les maîtres.

La première génération est celle d'Isidore Odorico père (1845-1912). Né à Sequals, il immigre en France avec d'autres compatriotes pour travailler sur le chantier de l'Opéra de Paris, puis vient à Tours chez un confrère – probablement pour les travaux du Grand théâtre. Il s'installera à Rennes en 1882. Dès lors, la petite entreprise familiale vit principalement de la fabrication de sols plus ou moins luxueux, en marbre ou en granito. Les

Hélène Guéné-Loyer, historienne de l'art, est professeur émérite à l'université Lumière-Lyon 2

L'œuvre des Odorico est un témoignage primordial de l'évolution du goût.

Hôtel d'Anjou à Angers. Photo Alain Amet. Musée de Bretagne.



bordures décoratives, que l'on facture à la complexité du travail, suivent le goût du moment: façon antique, Renaissance ou moderne (Art nouveau).

Plus rare, la « mosaïque d'art » en smaltes d'émail est destinée à des éléments de décor mural. La technique comme la mise en œuvre, particulièrement soignée, nécessitent un homme de métier. En cas de besoin, on n'hésitera pas à solliciter un confrère. Être mosaïste italien, natif du Frioul (et, plus tard, sortir de l'école de mosaïque

de Spilimbergo), crée des liens qui ne peuvent que renforcer les réseaux familiaux, dont les ramifications sont à l'échelle de l'Europe: Vienne, Bucarest, Londres, Copenhague ou Saint-Petersbourg...

Les Odorico de la première génération participent ainsi à l'ornementation d'églises construites par d'éminents architectes, comme les frères Jules et Henri Mellet ou Arthur Regnault. Sols et décors d'autel, souvent dessinés par les architectes eux-mêmes, leur sont réservés –

prouvant s'il en était besoin, la confiance qu'on leur portait. L'atelier n'est cependant pas de taille à entrer en concurrence avec des entreprises comme celles du frioulin Gian Domenico Facchina, du vénitien Antonio Salviati ou du parisien René Martin – capables de transposer en mosaïque, à grande échelle, des « cartons » de peintres, comme ils le feront à l'abside de la basilique de Montmartre. Les budgets modestes des églises paroissiales ne le permettraient d'ailleurs pas. Les Odorico restent des artisans, travaillant pour une clientèle régionale.

De l'artisan d'art à l'artiste

À la seconde génération, les choses changent. Lorsque Isidore Odorico fils (1893-1945) revient de captivité au lendemain de la Grande Guerre, il a déjà reçu – fait rare pour un mosaïste – une formation à l'École des Beaux-Arts de Rennes, ce qui l'a frotté à tout un milieu d'artistes. Ce n'est donc pas un hasard s'il intervient en 1924 au « Petit Carhuel » d'Étables-sur-Mer, où il s'inspire de Mathurin Méheut (1882-1958). Proche du riche industriel commanditaire de la villa, ce dernier est, depuis 1921, peintre officiel de la Marine. Véritable consécration, il expose cette année-là au Musée des arts décoratifs de Paris. On retrouvera l'esprit de sa production graphique dans les beaux motifs de coquillages ou de poissons couvrant les surfaces du vestibule d'entrée, comme sur la vaste terrasse dominant la mer. La mosaïque peut donc être création pure, et non stéréotypée (à l'inverse des modèles que proposent les catalogues des fabricants).

Il est vrai que, depuis les années 1910 (et à la suite de l'Art Nouveau), l'ornement est devenu à la mode. Sans parler de la production largement médiatisée des *Wiener Werkstätte* en Autriche, des décorateurs français comme Maurice Dufrene (1876-1955), Raoul Dufy (1877-1953), Edouard Benedictus (1878-1930), Georges Valmier (1885-1937), ou même le couturier Paul Poiret (1879-1944) – créateur en 1911 de *L'École Martine* – proposent une grande variété de motifs pour tissus, tapis, papier peints... Vulgarisés dans les années 1920, ces

motifs sont repris par les élèves des écoles d'art qui s'empressent de les imiter. Les maquettistes de l'entreprise Odorico ne s'en privent pas, même pour le tout-venant. L'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes de 1925 à Paris confirme cet engouement pour le motif, la couleur et les matières que l'on décline à loisir sur toutes sortes d'objets – du meuble à l'étui à cigarette, en passant par la carrosserie de voiture.

Quant à la mosaïque, elle prend une connotation résolument utilitaire en recouvrant immeubles, boutiques, trottoirs, piscines, salles de bains... On s'intéresse aux qualités de durabilité et d'hygiène d'un revêtement collé sur le béton. Pareilles réalisations ne se conçoivent qu'à l'aide de matériaux pré-dimensionnés, produits industriellement. Depuis le début du siècle, ceux-ci sont aisément disponibles sur le marché : pâtes de verre et émaux de Briare ou de Venise, grès cérame de Douzies-Maubeuge, de Simons & Cie, etc. faciles à coller avec du ciment Portland, vendu en sac. Se développent ainsi des entreprises spécialisées comme Hippolyte Boulenger & Cie à Choisy-le-Roi, René Martin à Saint-Denis ou Alphonse Gentil & Eugène Bourdet à Billancourt. D'autres associent mosaïque et vitrail, comme Auguste Labouret à Paris, Félix Gaudin à Clermont-Ferrand ou les Frères Mauméjean à Hendaye...

Un décor à l'échelle de l'immeuble

Odorico, naturellement, profite de l'aubaine. Mais ce qu'il réalise à Angers est d'une nature exceptionnelle. Volumineuse architecture de six étages, la « Maison bleue » (Roger Jusserand architecte, 1927) occupe une tête d'îlot, face au boulevard qui la met en valeur. Sur toute la hauteur des façades, le revêtement couvre le béton, à la manière d'une « peau » faite d'un dégradé de mosaïques de grès cérame, de pâtes de verre et de smaltes. Indépendamment de la prouesse technique, le principe est d'une grande modernité. Il rappelle des œuvres significatives de l'Art nouveau viennois comme la célèbre « Majolika Haus » d'Otto Wagner (1898) ou la version simplifiée qu'en donne Max Fabiani pour l'immeuble Portois & Fix

À leurs débuts, les Odorico restent des artisans. À la seconde génération, tout change.

Ce qu'Isidore Odorico réalise à Angers avec la « Maison bleue » est d'une nature exceptionnelle.

La mosaïque d'Isidore Odorico est liée au quotidien de la vie urbaine. Elle y amène une gaieté ludique dans des registres jamais atteints par la suite.

(1900). Ou encore l'immeuble de la rue Franklin à Paris (Auguste Perret, 1903), doté d'un habillage en pastilles et plaques de grès dues à Alexandre Bigot. À Angers, le principe de l'habillage s'associe à l'invention d'un décor composé à l'échelle de l'immeuble, dans le goût d'un Art déco vivant et coloré qui fera la réputation d'Odorico.

Rejetant en bloc ornement, couleur et décor, la modernité « puriste » (Mallet-Stevens, Le Corbusier...), bien installée dès le début des années trente, aurait dû mettre à mal le monde d'Odorico, proche de l'esprit inventif de l'Art déco. Si ailleurs l'usage de la mosaïque – jugée démodée – se raréfie, Odorico persiste en inventant un langage des plus personnels. Contre toute attente, l'entreprise n'a jamais été autant sollicitée, au point d'ouvrir des succursales à Nantes, Dinard et Angers. On fait même venir une dizaine de mosaïstes de l'école de Spilimbergo. Sous la houlette d'Isidore, ils couvrent de décor de multiples réalisations répandues dans tout le grand Ouest de la France (plus tard, les grincheux, friands de « modernité », qualifieront cet art de populaire, pour ne pas dire vulgaire). Nombre de réalisations démontrent le virage stylistique de sa production, marquée par un retour à une écriture rationaliste modernisée. Redonnant la prééminence à l'architecture, le décor ne fait qu'en souligner le caractère. À titre d'exemple, citons la piscine du château de Marson à Rou-Marson (1930), l'immeuble de l'avenue Janvier à Rennes (Poirier, 1931) ou celui de la rue Kléber à Nantes (Vié, vers 1930-1935); les postes de Vitré ou Cancale (Pierre Laloy, 1932 et 1934); la pâtisserie Gilbert à Saint-Brieuc (Le Gouallec, 1931), l'horlogerie Etrillard à Paimpol (1932-1933), l'usine Barbier à Fougères (1935), sans compter quantité de salles de bains (dont celles du paquebot « *Félix-Roussel* »).

Les matériaux tels qu'ils sont

En 1939, Odorico se fait construire une maison rue Joseph-Sauveur à Rennes. Conçue par l'architecte Yves Lemoine, elle est la synthèse réussie du changement esthétique : voile beige de carreaux cassés en grès cérame,

tendu sur un volume cubique au toit plat, grandes baies cintrées monumentales à bordures saillantes en céramique noire, décroché franc du volume destiné au garage, allusion au répertoire classique sur le soubassement, sans parler de la subtilité du décor intérieur. L'ornement y a quasiment disparu, si ce n'est un beau motif d'algues et de poissons, en pâtes de verre et smaltes, au-dessus de la baignoire dans la salle de bains et un ornement-tapis, aux formes géométriques, sur le sol du séjour. En revanche, les matériaux (marbre, carreaux cassés, granito...) se montrent tels qu'ils sont, dans la simplicité et la sincérité de leur matière. On imagine l'orientation qui aurait été la sienne, s'il avait survécu à la seconde guerre mondiale.

Depuis la création de l'entreprise, particulièrement depuis la Grande Guerre jusqu'en 1945, l'œuvre d'Isidore Odorico est d'une grande variété et d'une non moins grande invention formelle : elle n'est pas assujettie à l'image de l'œuvre d'art unique (qui l'indiffère), elle est simplement liée au quotidien de la vie urbaine, y amenant une gaieté ludique, dans des registres jamais atteints par la suite pour ce qui concerne la mosaïque du monde moderne.

**POUR
ALLER
PLUS LOIN**

Odorico mosaïste ; la production d'un atelier italien en Bretagne et Anjou, 1882-1978, Doctorat de troisième cycle en histoire et études des arts, Rennes : Université de Haute-Bretagne, 1983 (4 tomes : thèse : 688

pages ; catalogue des dessins : 608 pages ; catalogue photographiques : 654 pages ; annexes : 523 pages).

Odorico, mosaïste art déco, éd. Archives d'architecture moderne, Bruxelles, 1991 (2^e édition, 2000), 224 p. 500 illustrations.

Odorico Mosaïste : la vie d'un atelier d'artisans, Arts de l'Ouest, Rennes, Université de Haute Bretagne, 1991, numéro spécial "Archéologie industrielle", vol. VIII, p. 181 à 199.

Odorico mosaïste, revue 303, n° 16, 1^{er} trimestre 1988, p. 10-23